

Il entendit encore. Un cheval !... On le poursuivait donc ? Il eut peur.

Il enfonça les pointes aiguës dans les flancs de l'andalou. De l'autre côté du vallon, c'était une vaste plaine découverte, et au-delà une ligne plus noire marquait la lisière d'une forêt.

Poltrot, inquiet, interrogea l'horizon. Rien. Le cheval s'élança à travers la plaine : ses flancs saignaient, la sueur inondait son poitrail, il frémissait de tous ses membres. Il volait. A l'orée du bois, Poltrot s'arrêta une seconde pour écouter. Il n'entendit plus rien. Sauvage !

La route s'enfonçait en pleine forêt. On n'y voyait même plus ce ciel de plomb, strié çà et là d'un rayon blafard : la nuit épaisse. Il fallut marcher lentement. Une heure se passa ainsi, à traîner sur la mousse des sentiers. Dans cette obscurité, le meurtrier avait peur. Une terreur étrange l'envahit, le pénétra. Il osait à peine ouvrir les yeux ; sa main inerte pendait, avec des mouvements vagues, pour écarter des agresseurs invisibles.

Et là, écrasé par ce silence sépulcral, enveloppé de ces ténèbres effrayantes, il put, à son aise, évoquer la pensée terrible du crime qu'il venait de commettre. Avait-il enfin tranché cette existence ? Était-il mort, cet homme en qui reposaient les destinées d'un royaume ? Trois balles de cuivre empoisonnées. Déjà, certes, le cadavre refroidissait.

Des visions horribles assaillirent Poltrot : ce fier et doux visage, rigide, marmoréen, dans une tombe entr'ouverte... Les juges... le peuple, hurant... Et là-bas, au grand soleil, l'échafaud peint en rouge, le bourreau, vêtu de rouge le condamné tout nu, mais rouge aussi, rouge de sang, expirant sous les coups de la barre de fer qui lui rompaient les membres !...

Un cri d'angoisse s'exhala de sa poitrine, et, se penchant sur son cheval, il l'excita de la voix, labourant sa croupe de l'éperon, pour fuir, fuir encore, non plus la justice dont il sentait déjà sur son épaule l'étreinte formidable, mais pour fuir le remords, qui venait de naître tout à coup.

Il sortait de la forêt, au galop, ventre à terre. Hop ! hop ! vite... vite... Après la forêt, des champs, un village, des prairies, encore un ruisseau, des steppes, un marais... Plus vite !...

Et cela dura longtemps, cette course effrénée, toujours tout droit, sans trêve, sans repos.

Les heures passaient, une à une, lentes.

Le vent, peu à peu, balaya les nuées de la voûte céleste. Elles craquèrent, elles se fendirent, elles s'éparpillèrent, parsemant de larges flocons le bleu sombre où scintillaient des étoiles ; et ces flocons se divisèrent, disparaissant peu à peu. L'azur prit des teintes plus pâles, blanchit légèrement ; une lueur rose se répandit à l'horizon, puis des zébrures orangées, une auréole de pourpre... C'était le jour...

L'andalou, tout à coup, se cabra, recula, raidit ses deux pieds de devant, refusa d'avancer. Poltrot regarda et poussa un grand cri : il était dans un carrefour où se croisaient plusieurs chemins ; au milieu, sous deux énormes noyers, une croix de pierre. Devant la croix, l'herbe piétinée et foulée, sanglante, comme si une pluie de sang l'avait mouillée...

L'assassin blêmit. Sa course vaine le ramenait au point de départ. Il avait décrit un grand cercle : il revenait là d'où il fuyait !

Il lâcha les rênes, vida les étriers, et se laissa tomber.

Le cheval fit quelques pas encore et s'abattit, expirant de fatigue.

.....
A l'aube naissante, un paysan, conduisant par la bride un mulet que montait un cavalier, raide sous son manteau, arrivait au village d'Olivet. Il interrogea un maraîcher, qui entassait des légumes sur un chariot.

—Le camp de monseigneur le duc de Guise ?

—A cent pas d'ici... Quand vous aurez dépassé ce mur, vous verrez les bannières ?

—Et monseigneur le duc ?

—Si c'est lui que vous cherchez, n'allez pas au camp. Son logis est aux Vallins, mais il a passé la journée au château de Corney, où je vais.

—Merci, dit le paysan.

Il se remit en marche, lentement. Le cavalier, qui n'avait rien dit, rejeta en arrière les pans de son manteau. Sous un capuce d'écarlate apparut un visage couleur de bronze, illuminé de la flamme d'yeux noirs, visage fin, à l'expression fière adoucie par un sourire franc. C'était bien Coqueluchon.

—Ah ! dit-il d'une voix joyeuse, mes camarades vont railler mon équipage, ami Richardet ! Revenir à pas comptés, sur un mulet garni de coussins, la piteuse aventure pour un soldat !

—Oui da ! repartit le bonhomme. Quand vous leur aurez dit que vous avez perdu une pinte de sang, et que vous avez, quinze jours durant, sué la fièvre sous la couverture, vos camarades railleront-ils encore, monseigneur Améric ?

—Arriverai-je à temps ?

—Vous voyez bien que monsieur de Guise est encore de ce monde, puisqu'il a couché cette nuit au château de Corney.

—Loué soit Dieu ! Quel plaisir j'aurai à baiser sa main. C'est un vrai prince, ami Richardet : rude aux forts, doux aux faibles !

Des cris violents retentirent à peu de distance, et peu après les voyageurs virent passer dix ou douze paysans qui couraient en brandissant des faux, des fourches, des fléaux...

—Qu'est-ce ? murmura Coqueluchon inquiet.

—Un chien enragé peut-être, monsieur Améric.

Les paysans criaient :

—A mort ! à mort !... Il ne peut être loin : Nous le tenons... Sus au parpaillot !

Ils s'arrêtèrent à la vue du mulâtre, qui faisait en effet étrange figure sur le mulet du bonhomme, avec son noir visage et ses cheveux bouclés émergeant des plis amples de sa cape.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Coqueluchon à haute voix. Répondez... Parlez !... Je suis des gens de monsieur de Guise.

—Ce n'est pas lui ! dit un paysan à ses compagnons. L'autre courtait tête nue et montait un cheval roux.

—L'autre ? interrogea Coqueluchon.

—Monsieur, lui répondit enfin un de la bande, nous cherchons le meurtrier de monseigneur de Guise, qu'on a, hier soir, navré d'une arquebuse.

—Ah ! fit le jeune homme atterré. Il se jeta en avant.

A dix pas de là, c'était un carrefour, auquel aboutissaient plusieurs routes. Au centre s'élevait une croix sous deux vieux noyers ; et devant la croix dans l'herbe ensanglantée, un homme gisait, évanoui, tandis que, un peu plus loin, un cheval se débattait dans les convulsions de l'agonie.

Coqueluchon bondit à terre, se dépouilla de sa cape, et l'épée au poing fondit sur Poltrot, qui se soulevait, et regardait avec des yeux hagards la croix, les noyers, ce cavalier qui se ruait sur lui, menaçant, et ces hommes qui accouraient, furieux.

Il reconnut le mulâtre aussitôt, resta à genoux, livide, incapable de se défendre.

—Misérable ! cria Coqueluchon.

—C'est lui ! c'est lui ! vociféraient les paysans.

—Oui... c'est moi... murmura Poltrot qui joignit les mains avec une expression d'indicible désespoir... C'est moi !... Grâce !... Pitié !... Ne me faites pas de mal.